

Il y avait foule dans l'atelier de Georges Braque à Varengeville

• **Sophie Cachon**

Publié le 11/04/2019.

En 1928, succombant aux paysages de la côte d'Albâtre, le peintre cubiste s'installe sur le littoral normand. Une bande d'amis ne tarde pas à le rejoindre, parmi lesquels Miró et Calder. A Rouen, l'exposition "Braque, Miró, Calder, Nelson, Varengeville, un atelier sur les falaises" retrace cette période inspirée.

D'ici un demi-siècle, la tombe de Georges Braque (1882-1963), située dans le cimetière marin de Varengeville-sur-Mer, aura peut être basculé dans la mer, le long de cette côte d'Albâtre que l'artiste aimait tant. Tout comme la ravissante église Saint-Valéry, dont il signa les vitraux, située à quelques dizaines de mètres de la falaise. A moins qu'un plan d'ampleur ne les sauvent du grand saut dans le vide – on parle de déplacer l'église sur des rails. Car avec le changement climatique et les tempêtes fréquentes, le littoral normand recule à raison de 20 à 60 centimètres par an. Phénomène non observé à l'époque de Georges Braque, qui possédait une maison à Varengeville, un peu plus à l'intérieur des terres.

Après guerre, l'inventeur du cubisme – avec Picasso – peut voir, lors de ses balades, un blockhaus allemand bâti en bord de falaise : il est tombé depuis longtemps en contrebas et sert désormais de point de repère pour évaluer l'avancée de la mer. L'artiste vient régulièrement se promener sur la plage, empruntant pour descendre un de ces goulets taillés dans la falaise comme un coup de hache, qu'on appelle ici une vailleuse. Braque y ramasse des galets qu'il sculpte, ou fait le plein de craie prélevée dans la paroi. Les croûtes épaisses ou les parties mates de ses toiles résultent du mélange de sciure de bois, de sable ou de craie avec sa peinture, le genre de mixture que l'artiste aime bien tester dans son atelier à Varengeville, puis en discuter avec ses copains, entre autres Miró et Calder, avec lesquels il partage le goût de l'expérimentation et de la bricole. Toute une bande d'amis a fini par se constituer dans ce petit village normand, notamment l'Américain et l'Espagnol sus-cités. Au musée des

Beaux-Arts de Rouen, l'exposition « Braque, Miró, Calder, Nelson, Varengueville, un atelier sur les falaises » raconte leur histoire.



Coup de foudre sur les falaises

En 1928, Braque et sa femme, Marcelle, débarquent à Varengueville, situé à quelques kilomètres de Dieppe, invités par l'Américain Paul Nelson, architecte, et son épouse qui y louent une maison. Coup de foudre pour ce lieu prisé de nombreux artistes depuis la fin du XIXe siècle. Isabey, Pissarro, Renoir y ont posé leur chevalet, Monet y a peint vingt-huit fois une cabane de douanier, André Breton y a écrit *Nadja*, des musiciens y séjournent régulièrement. Les Braque sont charmés par l'atmosphère rurale et artistique à la fois, les maisons imposantes et les jardins à la végétation dodue – la pluie abondante et le climat tempéré aident. Ils achètent un terrain et font construire une longère traditionnelle, à laquelle le peintre fera ajouter par la suite un atelier moderne dessiné par son ami Nelson. Celui-ci finit par acquérir la maison qu'il louait et navigue entre Paris et la Normandie. Sociables, les Nelson invitent beaucoup. Des photographies montrent les grandes tablées, planches et tréteaux dressés dans le jardin, où l'on reconnaît Miró, Calder, Zervos, Fernand Léger ou encore un vieux monsieur, Vassily Kandinsky.



Les Braque ont adopté eux aussi le rythme de croisière des allers et retours entre Paris et Varengeville, où ils passent leurs week-ends et toutes leurs vacances. Ils reçoivent aussi beaucoup. André Derain, Pierre Matisse, René Char, Ben Nicholson leur rendent visite. Puis dans les années 1930, Calder et Miró entrent dans le cercle. L'Américain Nelson a convié son compatriote Alexandre Calder à passer l'été 1937 à Varengeville. Celui-ci flashe sur les plages aux galets sonores, la falaise imposante, l'horizon vertigineux. Calder finit par louer une petite maison située vers l'église, le Clos aux Timbres, où il découpe allègrement, tord la toile et le fil de fer. Avec une boîte en fer blanc il façonne un cendrier géant que ses amis et lui, à voir le nombre de photos où tous ont la clope au bec, doivent remplir rapidement.

Le cercle artistique s'agrandit

Son ami Joan Miró arrive avec sa femme et sa fille. L'Espagnol a fui le franquisme pour la France et s'attache à ce littoral diamétralement opposé à celui de sa Catalogne natale. Lui aussi va louer une maison. En 1939, il décide de s'y installer avec sa famille quand éclate la guerre. Dans l'exposition, on découvre le dossier de l'enquête effectuée par les Renseignements généraux à son sujet. « *Respectable à tous points de vue* », est-il écrit. La famille obtient

ses papiers afin de pouvoir rester en France durant le conflit. Leur fille Dolorès ira à l'école du village.



Braque est resté fidèle à Varengeville jusqu'à la fin de sa vie. On le voit sillonner la campagne en voiture. Soit sa Bugatti cabriolet, soit sa Rolls – monsieur adore les voitures de luxe mais, sinon, vit plutôt simplement. Il rentre ainsi dans la capitale avec une petite Simca. Sur la galerie, il n'est pas rare qu'il installe sa toile en cours pour la finir à Paris, à peine sèche, bien attachée sous une bâche ! A la fin de sa vie, Georges Braque peint la côte d'Albâtre aujourd'hui grignotée par la mer, dans des formats tout en longueur. Des tableaux minimalistes où la mer et la falaise ne forment plus que deux traits intimement serrés, d'un bleu profond et d'un blanc éclatant, accrochés l'un à l'autre comme s'ils anticipaient la chute.

« Braque, Miró, Calder, Nelson, Varengeville, un atelier sur les falaises », jusqu'au 2 septembre au musée des Beaux-Arts de Rouen, esplanade Marcel Duchamp, Rouen (76). Tél. : 02 35 71 28 40. Catalogue éd. Silvana Editoriale-Musées Rouen Normandie.